

Rêve éveillé

par Pierre Parlant

Pour un *roman à clef* toute ressemblance avec des personnes vivantes ou mortes est évidemment intentionnelle pour peu qu'elles s'y retrouvent.

LOUIS ZUKOFSKY, « *A* » 18¹

Du poème au roman au poème

Qu'un poète s'engage dans l'écriture d'une prose romanesque n'a rien de fortuit et, quant à l'effet produit, rien d'ordinaire. De quoi peut bien procéder un tel choix? Quel en est l'enjeu? Sûr que la chose relève en grande part d'une décision ou d'une conviction dont les attendus nous manquent, on se gardera de répondre trop vite. Reste que la chose mérite qu'on s'y arrête, *a fortiori* lorsqu'il s'agit d'un poète tel que Louis Zukofsky dont on sait combien l'affaire du poème, pensé et travaillé au nom d'une sincérité novatrice et d'une constante exigence éthique et politique, aura occupé et soutenu l'existence tout entière².

S'avère tout aussi étonnant que *Ferdinand*, le roman en question, plusieurs années après sa rédaction, au motif d'une récapitulation chronologique, fasse l'objet d'une reprise partielle et condensée, insérée à l'index 1940 dans la section « *A* » 17 de ce monument littéraire qu'est « *A* »³.

Réelle et sélective, cette reprise l'est clairement puisque Zukofsky, évoquant nommément *Ferdinand*, choisit de ne retenir dans le corps resserré du poème — allusif, lapidaire, si lacunaire qu'il en demeure énigmatique — que quelques figures, noms propres et segments narratifs empruntés à la troisième partie de l'histoire, celle qui se déroule en Amérique, ce lieu témoin d'un pan de l'histoire de l'humanité où, en son temps et à son échelle, l'intrigue subjective du quasi orphelin Ferdinand viendra paradoxalement se nouer en s'exposant comme un destin non concilié.

Qui aura lu le roman, retournant au poème, ne pourra donc qu'être frappé par le fait que l'auteur ait décidé, tout en s'y référant, de ne faire alors aucune mention des traits saillants de son héros. Rien n'est en effet rappelé des origines ni de l'environnement familial du jeune homme; rien de l'inscription sociale ou des aléas de son périple. Sont de même écartées les allusions aux perplexités, tourments et peurs, pourtant si chroniques chez lui. Tout se passe donc à présent comme si, sous le rapport exclusif du poème et de sa mise en forme, ne comptait plus que ce vers quoi la narration initiale avait tendu : au tempo de l'affect et d'une prosodie pensive, effectuer la mise au jour des effets lancinants de déplacement, de condensation, sinon même souvent de confusion délibérée. Il faut dire que retrouvant plus d'une fois le schéma et les règles d'une grammaire onirique, *Ferdinand*, l'atypique roman

mettant en jeu la trajectoire d'un sujet ballotté, peut se lire aussi comme le récit indéfiniment relancé⁴ d'un rêve éveillé⁵. Ne vaut plus en tout cas maintenant qu'un usage concerté de la langue prêtant à l'expérience une consistance et une seule, celle qu'auto-risent l'assemblage singulier et « un rythme inaccoutumé⁶ »; ce que Ferdinand, le jeune homme solitaire et perplexe, si souvent démuni, avait d'ailleurs en son temps pressenti : « le sens précis de l'expérience rappelé par cet usage des mots le bouleversa⁷ ».

Que Zukofsky ait tenu à revenir à son roman écrit au début des années quarante en l'insérant à nouveaux frais dans la foulée de la dix-septième section de «*A*», composée quant à elle en 1963, n'a rien d'anodin. D'autant que ce retour s'effectue par une restitution empruntant, si l'on veut, la voie étroite mais suggestive de l'homonymie. Car entre le roman et le poème, s'il s'agit encore du jeune homme, tout incite à penser que la mention de son nom, la configuration où celui-ci s'inscrit, ne se réfèrent plus tout à fait à la même réalité.

Très original mais sans liens

Voilà comment, avec une sèche ironie, Zukofsky qualifie lui-même l'histoire qui a pour nom *Ferdinand* et que, sans doute trop pressés, les lecteurs qui croient y voir un « roman » — une fiction qu'enveloppe un récit linéaire — en sortiront fatalement déconcertés. Car si, dans cette prose, les choses paraissent se régler selon une loi de consécution, rien ne permet d'affirmer que ce soit vraiment le cas. À y regarder de plus près, c'est en effet

souvent déliées qu'elles se livrent, du moins sous le rapport de ce qu'exige la logique rationnelle.

En soulignant par ailleurs une *originalité*, Zukofsky ne se contente pas d'évoquer la facture de son écriture, il trace simultanément, comme en la détournant, la silhouette de son double Ferdinand. Original, oui vraiment, cet enfant-puis-jeune-homme l'est au plus haut point. Et c'est au regard de son destin insolite qu'il faut comprendre cette qualité. L'originalité dont il est ici question, propre à certaines figures romanesques, n'a rien d'un attribut trivial; c'est Herman Melville qui l'aura vu le premier.

Se référant justement à *Bartleby*, Gilles Deleuze approuve et commente la distinction majeure qu'opère le romancier. Selon Melville, existent deux types de personnages de roman. D'une part celui à qui convient le statut *d'original*; de l'autre celui qu'on dira *remarquable*, *singulier* ou *particulier*. Tandis que les actions, les réactions, les paroles du second sont déterminées par une juridiction générale, celles du premier semblent toujours déjà s'en être affranchies. D'où l'irréductible solitude⁸ qu'endure le personnage *original*. On suit alors Deleuze affirmant que « Bartleby n'a rien de particulier, rien de général non plus, c'est un Original », et expliquant que « les originaux sont des êtres de la Nature première, mais ils ne sont pas séparables du monde ou de la nature seconde, et y exercent leur effet; ils en révèlent le vide, l'imperfection des lois, la médiocrité des créatures particulières, le monde comme mascarade (c'est ce que Musil appellera pour son compte 'l'action parallèle')⁹ ». Ainsi, l'originalité se révèle-t-elle essentiellement par ses effets de dégrisement et de désistement à l'endroit du réel. Et c'est bien ce qu'on observe chez Bartleby. Son refus courtois,

atone et réitéré dans l'enceinte du bureau de l'avoué ne montre pas autre chose.

Si à bien des égards la figure de Ferdinand ne saurait être prise pour une réplique de celle de Bartleby, il n'en est pas moins vrai qu'elle partage avec lui cette *originalité*, à savoir une manière spéciale d'être, de sentir et d'agir, dont l'efficace consiste à déjouer la norme sociale, à ruiner les canons de l'interprétation psychologique, à rendre vaine la manie de vouloir assigner. En ce sens Ferdinand appartient de plein droit à l'ensemble de ces êtres dont Deleuze observe par ailleurs qu'ils relèvent d'une « nature première ». Une sorte d'« enfant sauvage », si l'on veut, mais qui pourtant — là est la source paradoxale de sa douleur existentielle¹⁰ — aurait grandi parmi les humains, aurait par conséquent été éduqué et instruit par eux, aurait ainsi accompli l'apprentissage des mille et une choses qu'il est nécessaire de savoir, parmi lesquelles, cruciales entre toutes, les manières d'instaurer et de maintenir le rapport à autrui, quelles que soient les situations, en temps de guerre ou de paix armée, histoire de devenir peu à peu un animal humain qualifié et dès lors reconnu sur le plan d'une sociabilité aussi contingente que partagée. Œuvrant avec aisance, soucieux d'application et de manigances — telle est la posture du frère que Ferdinand déteste —, ce type d'individu va vite se retrouver sur le palier très fréquenté de la « nature seconde » qui, pour Deleuze, correspond à la vie mondaine.

C'est à ce processus, celui de la construction problématique d'une « nature seconde » et corrélativement d'une représentation du « monde », l'une et l'autre visant l'intégration sociale par

l'usage et la maîtrise des codes comme des signes, qu'à sa façon le roman de Zukofsky s'intéresse.

Un roman de formation ?

Le roman tout juste commencé, malgré son insistance et son chagrin réprimé, Ferdinand doit d'ores et déjà se faire à l'idée qu'on ne lui permettra pas de monter dans la limousine, cette voiture « hors de prix » qu'il vient d'apercevoir le jour de son anniversaire. Désemparée face à la réaction et au comportement d'un enfant qu'elle a tant de mal à s'expliquer, la tante en conclut qu'il est sans doute, à l'instar de Colomb, « assailli par une mer d'intrigues »¹¹. Immédiatement suggestive, l'image et l'analogie posent toutefois question. Est-ce une appréhension lucide de l'état du garçon ou bien l'expression d'un avis convenu ? La seconde hypothèse paraît la plus plausible. À ce moment de l'histoire nous sommes encore sur la Riviera italienne, non loin de la ville natale de Christophe Colomb, et tout peut inviter à imaginer pour l'enfant Ferdinand un destin d'explorateur plus ou moins semblable à celui du navigateur. On l'envisage d'autant plus facilement que le périple à venir verra effectivement le jeune homme quitter la vieille Europe pour découvrir à son tour l'Amérique et la vie qu'on y mène. Mais en réalité l'analogie s'arrête là. Non seulement, à l'évidence, Ferdinand n'a rien d'un conquérant, mais voilà longtemps que la caravelle de Colomb, la Niña, a abordé sur le rivage d'Hispaniola, longtemps aussi que l'idée de

Vers 1900 une limousine hors de prix quitta la place de Portofino et gravit une route de montagne de la Riviera italienne. Vêtu d'un tablier, comme une fille, un petit garçon face au fiacre familial tourna la tête vers la voiture alors qu'elle disparaissait. En larmes, il scruta les gens aux tables du café*. Devant tout le monde, son frère, plus vieux de près d'un cinquième de siècle, l'avait mis dans l'embarras.

Un peu plus tôt, ayant quitté le groupe, Ferdinand assis sur le marchepied de la limousine avait tréigné d'impatience. Monsieur* le Millionnaire avait dîné à l'auberge. Le petit garçon avait insisté, il voulait attendre Monsieur* et lui demander : Monsieur*, s'il vous plaît, s'il vous plaît, Monsieur*, me ramènerez-vous à la maison? C'est mon anniversaire et je n'ai jamais été dans une automobile. Mes amis n'ont pas à venir. Le jardinier les prendra!

Sa tante avait dit que son père, ministre des affaires étrangères de la nation frontalière, père que Ferdinand n'avait jamais vu, devait sûrement connaître Monsieur* le Millionnaire.

– Ferdinand, soupira le jardinier, voyez, notre cheval vous attend. Il est aussi joli qu'une limousine. Plus joli même. Il est votre ami. Montez, voulez-vous? Difficile d'y voir clair si je dois conduire de nuit.

Retenant ses sanglots, le garçon grimpa dans le fiacre. Sa tante l'aida, posa la tête de l'enfant contre sa poitrine et ses jambes sur les genoux de son oncle, à ses côtés. Dos à la route, le frère leur faisait face.

Tandis qu'ils empruntaient le même chemin que l'automobile, le garçon s'assoupit. Réveillé par la danse des sabots des chevaux sur une pente surplombant la mer, il se retourna tant bien que mal dans les bras de sa tante et regarda le feu des lampes aux creux des criques. De l'autre côté de la baie qu'ils contournaient, le faisceau d'un phare balayait le rivage montagneux, si bien que les plus hauts rochers semblaient de la même composition que l'air. Les yeux du garçon erraient. Sa tante s'inquiéta de l'entendre répéter à voix basse :

– Feu... eau... eau... feu.

La nuit tombait quand le groupe rejoignit la maison sur la Piazza face au monument dédié à Colomb, originaire, disait-on, de leur vieille banlieue génoise. Fébrile, le garçon esquiva du regard l'édifice qui, en journée, lui semblait merveilleux. Comme les bras de son frère l'arrachaient à sa tante, il s'en dégagea. Le jardinier italien avait ouvert la porte pour eux. Il alla vers l'enfant qui se laissa embrasser.

– Ferdinand va bien, dit-il, demain il jouera avec ma Nina.

En s'éloignant, l'homme parut gêné de sentir combien tous ces gens regrettaient secrètement de ne pas avoir laissé à l'enfant une chance d'approcher le millionnaire.

– Notre garçon est comme Colomb, fit remarquer la tante tandis qu'ils s'asseyaient pour dîner, Ferdinand étant couché. Il est comme lui, là-bas, assailli par une mer d'intrigues. Si c'est

pour en être toujours troublés, nous n'aurions pas dû accepter cette charge.

L'ainé affichait un visage aussi entêté que celui de son petit frère face au fiacre plus tôt dans la journée. Du haut de ses années, il acquiesça sans un mot en dépliant sa serviette. La famille mangeait en silence, préoccupée par les maux dont souffrait Ferdinand.

Tous étaient désolés, songeant à lui alors qu'ils dînaient dans la vaste pièce avec ses fenêtres à lourds rideaux, mise en valeur par un bric-à-brac mêlant toutes les époques.

Des lettres des parents de Ferdinand donnant des instructions quant à son éducation arrivaient très épisodiquement. C'était sa mère, secrétaire de son mari, ayant à peine la moitié de son âge, qui les écrivait. Des lettres déconcertantes. Elles insistaient surtout sur le fait que les progrès de Ferdinand ne devaient souffrir de l'influence ni de sa mère ni de son père dont l'enfant n'avait aucun souvenir. Ils apprécieraient tout particulièrement qu'il ne rencontrât pas de personnes susceptibles de s'intéresser de trop près à la progéniture insolite du ministre âgé, personnes à qui il était lié notamment par les affaires de l'État. Si, de lui-même, Ferdinand décidait un jour d'embrasser une carrière diplomatique, alors seulement on le présenterait aux personnes influentes.

Par chance pour le ministre, sa sœur, d'âge mûr, s'était mariée au moment de la naissance du garçon, dans une banlieue italienne, et elle n'espérait plus avoir d'enfants. Dévouée à son mari, lui-même dévoué à son épouse, elle partageait son temps

entre son neveu Ferdinand et des études de botanique en retranscrivant le manuscrit des travaux de son mari sur Linné.

Le frère de Ferdinand, élevé quant à lui par ses parents, vivait maintenant avec sa tante et son oncle car, depuis l'âge de vingt-et-un ans, se trouver sur la Riviera facilitait ses affaires. Il était en outre de son devoir de servir d'exemple à son frère.

Car l'attention particulière que le ministre accordait à la pérennité de sa réputation d'homme au service de l'État, même à distance, affectait son fils aîné. Les préoccupations du ministre des affaires étrangères ne s'arrêtaient pas à la porte de la maison quand il retrouvait son épouse, et il se sentait peu enclin à revivre la routine d'élever un autre fils, si jeune, sans rapport avec leurs affaires quotidiennes.

Le développement de l'enfant préoccupait rarement la tante et l'oncle. Les années passées avec lui dans un pays étranger, même au cours d'un dîner comme celui-ci, leur semblaient des sortes de vacances. En effet, alors qu'ils aidaient des tiers par amour familial, ils avaient le plus souvent l'impression que cette famille n'existait pas. Ou si elle existait, elle n'était que l'ombre d'un foyer, voilà essentiellement ce qu'ils rumaient en dînant. Et puisque Ferdinand jouissait selon son désir d'une liberté proche de celle d'un orphelin, la responsabilité de ses tuteurs s'amenuisait à mesure que son bonheur grandissait. Ayant sa propre fille, le jardinier était le seul à ressentir de la pitié pour lui, en raison probablement de cette situation particulière. Hormis ce qui concernait ses obligations, la famille paraissait bien éloignée du garçon.

Ce soir-là, comme d'ordinaire, une bonne, originaire du pays, éteignit les lumières du candélabre tout en laissant allumée une bougie pour chacun des convives quittant séparément la table.

Le matin suivant, sous le soleil italien, les proches du garçon ne le trouvèrent pas plus mal. Avec Nina, dehors, il essayait un nouveau jouet au fond de la Piazza, laquelle rejoignait la plage à moins de cent mètres de la maison. Assis au volant d'une voiturette rutilante dont la carrosserie ressemblait à la limousine de la veille, bien qu'elle fût ouverte, il s'activait sur les pédales, tandis que Nina, sans cesse, y grimpait et en sortait par le côté.

– Un cadeau idéal, dit la tante qui surveillait le garçon de loin et discutait avec le jardinier travaillant sous la tonnelle... Il est arrivé la nuit dernière, trop tard pour que nous le réveillions... un cadeau de son père.

Ses premiers mots contenaient des regrets implicites quant à l'incident de la veille sans pouvoir effacer les derniers prononcés.

– Étrange que ce soit une auto, dit le jardinier. Cela aurait pu être, par exemple, une binette comme celle que j'ai donnée à Nina.

La tante de Ferdinand éclata de rire.

– Ah bon, vous voyez notre garçon devenir maître de chai, ou vigneron.

– Sait-on jamais ? dit le jardinier. Moi-même, voyez-vous, je ne peux espérer meilleur avenir pour Nina que celui d'un homme possédant une vigne dans les collines.

Ils respirèrent profondément l'air du matin débarrassé, par chance, du sirocco. Le soleil les réchauffait. Se tenant là, leurs

yeux jouissaient du littoral : l'eau verte, les bancs de sable sous le soleil; contre le vert sombre des arbres des criques, les collines escarpées et les montagnes aux nuances encore plus riches de verts et de bleus distinguant la végétation naturelle des plantes cultivées par les fermiers.

Le jardinier souriait. Ce que tous deux ressentaient alors semblait se dissoudre dans le bruissement sourd des vagues jusque-là silencieuses. Ils n'étaient cependant pas certains d'avoir entendu quoi que ce soit. Peut-être — la tante le dirait plus tard — auraient-ils pu expliquer cette soudaine attention auditive comme analogue à une seconde vue... l'événement était si inattendu. Des années plus tard encore, elle dirait à Ferdinand — légèrement amusée — que c'était parce qu'il était destiné à vivre longtemps.

Sur le coup, ni le jardinier ni elle ne purent réagir aux cris des enfants dans l'eau où leur jouet les avait entraînés. Mais, alors qu'il se précipita en direction de la mer, elle le suivit. Une vague soudaine avait retourné la voiturette et submergé ses occupants. Sans un mot, ils coururent jusqu'au bord de l'eau. Le jardinier faillit trébucher sur la petite fille. Elle gémissait le visage sur le sable où la force des vagues l'avait déposée. Encore debout, criant, chancelant, Ferdinand lui tendit fébrilement la main... comme par miracle. Sans même mouiller ses chaussures, le jardinier la saisit et mit les deux enfants hors de danger.

– Ça aurait pu être pire, dit-il à la tante qui, incapable de parler, l'avait rejoint.

– Que diriez-vous d'y retourner, s'exclama-t-il, cajolant les enfants afin de leur faire oublier leur tremblement.

– Non, dit Nina.

– Allez viens, dit le petit garçon hilare, on va récupérer notre chariot.

Craignant un temps qu'il fût pris de convulsions, la tante frissonna.

– Très bien, Nina reste là. Moi j'enlève mes chaussures et on y va ! Vous voyez Ferdinand, il n'y a rien à craindre, dit le jardinier pataugeant maintenant dans l'eau, les vêtements trempés, avec le gosse ravi sur l'un de ses bras, la voiturette sous l'autre.

Il fit part à la tante d'une pensée longtemps retenue :

– Je me demande où cet enthousiasme le conduira ?

La remarque était plutôt légère, motivée pourtant par un sentiment profond, prononcée à voix haute comme une intuition soudaine. Embarrassé, il chercha sur le visage de la tante un éventuel signe de défiance qu'il aurait provoqué. Or, comme le garçon était sain et sauf, son expression ne variait pas, elle semblait rassurée. Mal venues, ses paroles n'affectèrent que lui-même et, en un instant, il comprit que ce qu'il avait voulu dire n'était nullement clair pour elle.

Il aurait souhaité confier ce qui l'inquiétait, mais, simple employé, il se contenta de montrer la voiturette et de dire :

– Il est bien possible que Ferdinand n'en ait plus besoin pendant quelque temps.

Dans cette confusion, le garçon se révéla d'un grand secours :

– Non, en effet, jardinier, elle va mettre des mois à sécher !

– On la rangera dans le chenil vide, dit la tante en souriant.

Ce fut tout, et à ce moment précis il sut qu'il ne pourrait jamais lui parler à cœur ouvert.

Un jardinier devait se résigner à regarder les plantes pousser et à dépendre du temps qu'il fait, voilà tout. Se résigner à vivre et à laisser vivre. Il aurait pourtant voulu dire que pour donner des conseils, il n'était pas nécessaire de faire montre de présomption ni de mettre en avant ses origines. Il était certain qu'ils auraient pu s'entendre, la tante et lui, si la possibilité s'était offerte à eux de se libérer des réserves coutumières. Si les enfants devaient se séparer un jour, ils souffriraient inmanquablement. Peut-être, pensait-il surtout à Nina. Mais non, il était triste à l'idée que le garçon pourrait gâcher sa vie avec ce genre de jouet, jouet qui faillit le noyer ce jour-là.

Le destin de chacun est moins prévisible que le temps, seule chose sur laquelle même des inconnus pouvaient tomber d'accord. Cela étant, deux enfants jouant ensemble méritaient de plus grandes certitudes. C'est dommage que les gens refusent, trop souvent, de prendre le risque de se parler pour le bonheur d'autrui et pour le leur.

Il essaya de ne plus y penser... à ce désir que Ferdinand eût été *son* fils. Car alors, il aurait hérité de la charge de deux avenir avec autant de motifs d'inquiétude. L'ironie de cette pensée reflétait celle avec laquelle il se percevait. Il s'était tu, et sa crainte d'une déception l'empêchait de prier ouvertement pour la réalisation de ses vœux. Né paysan, païen autodidacte, il lui apparut que la tante pouvait, parfois, se permettre de prier. Son milieu, si différent du sien où l'on était réduit à vivre au jour le jour, devait, ainsi le sentait-il, posséder une part du secret des problèmes du monde puisque ses membres étaient suffisamment délicats pour s'accorder une prière.

D'autres balades dominicales jusqu'à Portofino, en fiacre et avec toute la famille, le confirmèrent. Face à la limite rassurante du ciel cernant son village natal, face à ses plantations, surfaces élaguées et ses jeux avec les enfants, face à sa lecture de l'almanach, d'un journal ou d'un livre, lecture motivée seulement par sa curiosité, il y avait les bavardages dans les cafés* — sur la place où Ferdinand avait vu pour la première fois la limousine — insistant sur les tensions entre son pays et celui du père de Ferdinand. Devant de telles considérations l'oncle, quant à lui, haussait les épaules. La tante écoutait. L'aîné de leurs neveux — après avoir approuvé le choix du professeur de Ferdinand, arrivée nouvelle et impromptue au sein de la famille — passait maintenant la plupart de son temps à Gênes. On disait qu'il dirigeait le bureau de la filière étrangère d'une usine automobile.

Durant un certain temps, le jardinier trouva du réconfort en se disant que ce changement dans la vie de Ferdinand serait sans conséquence, surtout quand ce dernier lui donna à lire sa première lettre pour laquelle il utilisa des craies jaunes et rouges pour les majuscules. Il y écrivait que leur jardin était beau. Les enfants jouaient encore ensemble comme si le monde continuait sa course, libre de toutes les rumeurs.

Un jour, néanmoins, Ferdinand se débarrassa de son tablier. Un autre, lors d'un week-end à Portofino, les dames cessèrent d'exhiber de la dentelle à leur cou et à leur poignet. Tant de nouveautés en une décennie, et parmi elles l'apparition de fines chevilles et de jolies chaussures, tandis que le rythme de la vie courante paraissait sensiblement inchangé... À ceci près qu'il y

avait dans l'air quelque chose qui faisait sentir au jardinier qu'il travaillait pour une dynastie étrangère.

Ferdinand avait maintenant quatorze ans. Une mèche de cheveux, ligne délicate, comme une boucle ciselée dans la pierre, tombait sur le front lui donnant l'apparence de quelque ancien portrait d'un jeune César. Il était viril, aimable, tout comme sa famille était aimable. De son côté, Nina allait à l'école ou gardait la maison. Elle voyait rarement Ferdinand et ils se contentaient de se saluer lorsqu'ils se croisaient.

Le jardinier aurait pu prendre sa fille avec lui afin de s'installer tous deux dans les montagnes et échapper ainsi aux derniers changements de l'époque, changements hostiles et le laissant perplexe. Mais l'habitude prise de travailler au même endroit que son père le retenait en ce lieu, dans la petite maison qu'il avait partagée avec sa jeune épouse, morte à la naissance de Nina. Sa femme la lui avait confiée, le croyait-il, afin qu'il la conservât en l'état — rien ne pouvait remettre cela en question. Cette perte le fit mûrir précocement.

Un jour, la guerre entre les nations frontalières fut suspendue vingt-quatre heures. La nation du jardinier restait indécise devant les combats... évaluant ses intérêts. La famille de Ferdinand ferma les volets de la belle demeure « pour un temps indéfini ». Prenant Nina avec lui comme ultime et tacite stratagème, le jardinier conduisit tout le monde à la gare de Gênes avec armes et bagages. Durant des années le garçon avait souhaité montrer la réalité de ses sentiments en osant embrasser la joue de cet homme qu'il aimait. Il l'osa ce jour-là. Ensuite, il serra les mains de Nina.

Ils se regardèrent et se souvinrent du jour où son père les avaient sauvés tous deux.

– Touche pour moi le toit du chenil de temps en temps, lui dit Ferdinand, il est en bois tu sais. Et en plus notre vieux chariot portait chance.

Elle rit, confuse, et promit. Il ne la revit jamais plus.

II

Dans la capitale du monde, Ferdinand fut admis au lycée*. Son seul compagnon d'enfance et de son âge fut une fille et, en comparaison, les garçons de l'école de ce nouveau pays auquel il devait la même allégeance que ses parents, ne l'intéressaient guère. Cependant, livré à lui-même et libre de ses choix, il s'empara de leur ville comme s'il y était né. À maintes reprises, après la tombée de la nuit, il arrivait en retard au dîner pour s'être attardé au bord du fleuve séparant la ville en deux. Chaque rive avait ses rues pavées et repavées au fil des années. Elles conduisaient aux places, aux jardins, monuments et bâtiments publics — offraient une coupe transversale de l'histoire rappelant les cernes d'un vieil arbre contant son passé. Et dans le même temps, comme il l'avait lu quelque part, les architectes bâtissent toujours des colonnes mimant l'antique pour une ère prochaine d'archivistes et de voyageurs. Cette ville, issue de toutes les époques et de toutes les contrées, était comme un livre précisant à ce nouveau venu